

## Vacuité, déchets et fragmentation dans *La Brûlerie* d'Émile Ollivier

*Petr Kyloušek*  
*Université Masaryk*  
*kylousek@phil.muni.cz*

**Abstract:** Émile Ollivier (1940–2002) is one of the Haitian diaspora writers who, in collaboration with Italian-Québécois authors and critics, contributed to the transformation of migrant discourse in the 1990s, both theoretically and critically, as well as scripturally. Two works by Émile Ollivier are analyzed: the essays *Repérages* (2001) and the novel *La Brûlerie* (2004), whose narrativity is based on the dynamic tension between disappearance and recovery, both considered within an ongoing projectivity, the central point being the void of the present that must be filled and materialized using the remnants of the past. This writing of the in-between manifests itself at different levels of text organization: spatiality, temporality, characters, plot, function of language. Ollivier's poetics contributed to the integration of migrant discourse into the Quebec canon of the new millennium, presenting analogies with the works of several Quebec authors (Dickner, Vadnais, Kurtness, Mavrikakis, Britt) and manifesting similar tendencies.

**Keywords:** Quebec literature, migrant literature, Émile Ollivier, nomadism, vacuity, fragmentation

**Résumé :** Émile Ollivier (1940–2002) fait partie de la diaspora haïtienne qui, en collaboration avec les auteurs et critiques italo-québécois, a contribué à la transformation du discours migrant au cours des années 1990 tant sur le plan théorique et critique que scriptural. Deux ouvrages d'Émile Ollivier sont pris en compte : les essais *Repérages* (2001) et le roman *La Brûlerie* (2004) dont la narrativité se fonde sur la tension dynamique entre la disparition et la récupération, le point central étant le vide du présent qu'il faut remplir et matérialiser à l'aide des débris du passé. Cette écriture de l'entre-deux se manifeste aux différents niveaux de l'organisation du texte : spatialité, temporalité, personnages, intrigue, fonction du langage. La poétique d'Ollivier participe à l'intégration du discours migrant dans le canon québécois du nouveau millénaire dont certains auteurs (Dickner, Vadnais, Kurtness, Mavrikakis, Britt) manifestent des tendances analogues.

**Mots-clés :** littérature québécoise, écriture migrante, Émile Ollivier, nomadisme, vacuité, fragmentation

## Introduction

Émile Ollivier (1940–2002) fait partie de la diaspora haïtienne, accueillie au Québec à partir des années 1960 et progressivement intégrée dans le discours culturel de la province canadienne. En collaboration avec les Italo-Québécois, les écrivains et critiques haïtiens ont contribué à la transformation du discours migrant au cours des années 1990 tant sur le plan théorique que scriptural. Les nouvelles conceptualisations de l'exil et du nomadisme ont permis d'écarter l'approche essentialiste ethnique de la confrontation culturelle au profit d'une perspective existentielle universalisante en ouvrant la voie à des poétiques novatrices au sein de la littérature québécoise en général.

Notre présentation de la problématique qui se limite à l'analyse du roman posthume *La Brûlerie* (2004) s'ouvre par une succincte introduction notionnelle pour situer la réflexion et le roman d'Ollivier dans le contexte de la critique migrante haïtienne. En effet, Ollivier est celui qui a su enrichir, en les thématissant, les aboutissements philosophiques de la condition migrante, notamment en ce qui concerne la redéfinition du concept de nomadisme. L'essentiel de notre analyse portera sur la narration et les liens qu'elle tisse entre le vide, la fragmentation et les déchets. Nous tenterons de relever la tension du devenir existentiel qui, situé entre la disparition du passé et sa récupération en vue de l'avenir, met au point central la vacuité de l'instant présent qu'il faut sinon matérialiser, du moins combler à l'aide de la parole. Cette écriture de l'entre-deux temporel se manifeste aux différents niveaux de l'organisation du texte : intrigue, personnages, spatialité, stratégies narratives, éthos de la narration et de la parole. Nous tenterons, en conclusion, d'indiquer en quoi la poétique d'Ollivier participe à l'intégration du discours migrant dans le canon québécois du nouveau millénaire dont certains auteurs (Dickner, Vadnais, Mavrikakis) manifestent des tendances analogues (nouvelle subjectivité, fragmentation, débris, vacuité, nomadisme inhérent à la condition humaine).

## La diaspora haïtienne et la transformation du discours migrant

En ce qui concerne les tensions et les affinités accompagnant l'intégration progressive des auteurs migrants dans le canon québécois<sup>1</sup>, il faut souligner

<sup>1</sup> M. LaRue : *L'Arpenteur et le navigateur*. Montréal : Centre d'Études québécoises / Éditions Fidès, 1996. P. Nepveu : *Écritures migrantes*. In P. Nepveu *L'Écologie du réel. Mort et naissance*

le rôle de l'immigration italo-québécoise et haïtienne, notamment les revues *Dérives* (1975–1987 ; Jean Jonassaint), *Quaderni culturali* (1980–1982 ; Lamberto Tassinari) et la revue trilingue *Vice Versa* (1983–1996 ; Lamberto Tassinari, Fulvio Caccia)<sup>2</sup>. Une des instigations dans la voie de la transformation de l'altérité culturelle et ethnique en problématique existentielle, éthique et scripturale a été l'article Effet d'exil du Haïtien Robert Berrouët-Oriol publié dans *Vice Versa*<sup>3</sup>. C'est la voie qu'a prise aussi la réflexion de Jean-Claude Charles, auteur du concept d'« enracinerrance<sup>4</sup> », et, justement, celle d'Émile Ollivier.

Dans le recueil d'essais *Repérages* Ollivier (2001) réunit plusieurs réflexions qui renversent l'axiologie de la dichotomie nomade/sédentaire au profit du nomadisme comme une nouvelle donnée de la condition postmoderne globalisée que caractérise le déplacement généralisé d'individus et de populations. Loin d'être une déficience, l'exil signifie aussi la liberté d'un nouveau destin humain marqué par la « transnationalisation » où les identités individuelles ne sont pas figées, mais mouvantes, les individus devenant des « mutants » dans une « société fragmentée » où il faut apprendre à « vivre dans des zones franches des marges »<sup>5</sup>. En cela, Ollivier rejoint l'« enracinerrance » de Jean-Claude Charles et les réflexions de Joël Des Rosiers qui, dans *Théories caraïbes* (1996) théorise le concept postexilique en le reliant au statut de l'écriture. En effet, c'est la création qui permet de combler le sentiment du vide intérieur en trouvant l'Autre. Joël Des Rosiers écarte définitivement l'acception essentialiste de l'identité ainsi que la notion de littérature nationale : « Sans doute sommes-nous parvenus à la fin des coïncidences entre langage, culture et identité. Pour nous, toute langue est teintée d'étrangeté ; et notre art poétique cherche à se distancier de toute velléité d'enracinement. Pour nous, le déracinement est une valeur positive ; porteuse de modernité, parce qu'il autorise l'hybridation, l'hétérogénéité, l'ouverture à l'Autre en soi<sup>6</sup> ».

---

*de la littérature québécoise contemporaine*. Boréal : Montréal, 1999 : 197–210. Cl. Moisan & R. Hildebrand : *Ces étrangers du dedans. Une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937–1997)*, Québec : Nota bene, 2001.

<sup>2</sup> M. Nareau, : « La revue *Dérives* et le Brésil. Modifier l'identité continentale du Québec », *Globe* 14(2) : 165–184, 2011. F. Davaille : « L'interculturalisme en revue. L'expérience de *Vice Versa* », *Voix et Images* 23(2), 2007 : 109–122.

<sup>3</sup> R. Berrouët-Oriol, R. : « L'Effet d'exil », *Vice Versa* 17, 1986–1987 : 20–21.

<sup>4</sup> J. Cl. Charles : « L'Enracinerrance », *Boutures* 1(4), 2001 : 37–41.

<sup>5</sup> É. Ollivier : *Repérages*. Ottawa : Leméac, 2001 : 37–39.

<sup>6</sup> J. Des Rosiers : *Théories caraïbes : poétique du déracinement*. Montréal : Triptyque, 1996 : 172.

Si Ollivier, désigné par Thomas C. Spear comme « enracinerrant<sup>7</sup> », théorise le nomadisme et le déracinement à la semblance de la notion de Des Rosiers, la phénoménologie qu'il inscrit dans son roman *La Brûlerie* (2004) profite de la plurivocité fluctuante de la narration pour approfondir les explorations des aspects philosophiques de l'expérience humaine. Le roman cerne et thématise le vide existentiel, corrélatif de l'« enracinerrance », comme une des conditions mêmes de la parole et de la création en devenir.

L'intrigue se noue autour d'un groupe de six exilés Haïtiens de longue date, militants antiduvaliéristes, installés à Montréal depuis des décennies. Leur « Ministère de la Parole<sup>8</sup> » siège au café La Brûlerie dans le quartier de la Côte-des-Neiges. C'est là que le personnage-narrateur Jonas Lazard est abordé par Cynthia, fille de Naomie et de son ami Virgile : après la mort tragique de sa mère sur la place Tiananmen, à Pékin, en 1989, elle cherche son père qu'elle n'a pas connu. Or Virgile, qui a vu la mort de Naomie en direct à la télévision, vient de se suicider au Royal Terrasse Hôtel, face au café. La quête de Cynthia déclenche le questionnement : « Qui était Virgile ?<sup>9</sup> ». Situation épineuse, d'autant plus que

[d]epuis quelque temps, plus précisément depuis ce fameux jour de juin, date du massacre de la place Tiananmen, Virgile semblait avoir rompu tout contact avec lui-même et avec ses semblables. [...] Certains voulurent partir à sa recherche mais prirent conscience que, même si cela faisait des décennies qu'ils le rencontraient, leur amitié avec lui était sans intimité. Ils ne connaissaient ni son adresse ni son numéro de téléphone<sup>10</sup>.

C'est autour de ce vide de la double mort que se déroule l'investigation. Virgile pose question. Mais cette question vise chacun de ses amis, anciens militants de gauche : à chacun son exil, à chacun son errance, à chacun sa façon de vivre Montréal.

<sup>7</sup> Th. C. Spear : « Émile Ollivier : enracinerrant de Notre-Dame-de-Grâce », *Études littéraires* 34(3), 2002 : 15–27.

<sup>8</sup> É. Ollivier : *La Brûlerie*. Montréal : Boréal, 2004 : 21 et *passim*.

<sup>9</sup> *Ibid.* : 31.

<sup>10</sup> *Ibid.* : 60–61.

## Mutants fragmentés

Vacuité, fragmentation, déchets ont partie liée. Elles s'inscrivent dans les destinées. Prenons pour exemple Virgile. Militant gauchiste intrépide, il avait participé à tous les combats qui ont fini par lui façonner une corporalité faite de fragments d'organes : « Ces idéaux [révolutionnaires] qui formaient le ciment qui l'avaient uni [l'architecte Péliissier] à Virgile, l'homme aux mille et une vies : poumon charcuté, moelle épinière bombardée, cœur rafistolé, bref un homme au corps ravagé comme un puzzle défait. Sans exhiber ce corps mutilé, Virgile le portait à nu, le dressait, le tendait, à la façon d'un curriculum vitae<sup>11</sup> ».

À la semblance du corps recollé de morceaux de chair, la trajectoire existentielle de *l'enracinerrant* est brisée en mille fragments, à mesure qu'allaient s'évanouir, l'un après l'autre, les idéaux militants et que la dernière bouée de sauvetage – son amour – lui est ôté d'abord par la famille de Noémie, puis emportée par la mort.

Parmi les personnages, Virgile est celui qui s'attache le plus à la matérialité du monde et qui souffre le plus du vide qui se forme autour de lui et en lui-même. Il tente d'y remédier :

Virgile avait recueilli, peu après le départ de Naomi, un chien qu'il promenait chaque soir et qu'il attachait à une borne d'incendie quand il rentrait au café. Un jour, le chien mourut ; Virgile se transforma en taxidermiste, l'empailla, fixa des roulettes sous ses pattes et continua à le promener, tenu en laisse, sur le boulevard. Il s'arrêta devant les lampadaires pour qu'il fasse ses besoins, lui tenait de longs discours comme s'il était toujours vivant<sup>12</sup>.

Virgile ne fait plus que survivre à lui-même tel « un revenant, un fantôme, un cadavre embaumé. Il n'avait pas besoin de rêver au retour comme eux [les amis haïtiens du Ministère de la Parole] ; il était déjà retourné. Il était le concierge des ruines<sup>13</sup> ». La métaphore est révélatrice de la conscience qui éclaire l'absence de sens et qui tente de combler le vide par une matérialité : « Il arpentait chaque jour le vaste périmètre du site [Mont Royal] et, un méticuleux collectionneur, il sillonnait les allées, mieux, il les ratissait, pour ramasser tout ce qui traînait,

<sup>11</sup> *Ibid.* : 91.

<sup>12</sup> *Ibid.* : 176.

<sup>13</sup> *Ibid.* : 122.

reliques d'un univers dérégulé : jouets cassés, cannettes, de bière, condoms usés, photos déchirées, mots froissés<sup>14</sup> ».

Le corps fragmenté physiquement finit par se constituer un dehors de fragments cumulés, une sorte d'armure enveloppant une psyché vidée de cohésion :

C'est alors que nous vîmes arriver un homme qui tâtonnait dans la nuit. Il portait sur lui tout ce qu'il avait dû entasser, pêle-mêle, au cours de sa vie : sur le dos, un gros baluchon de toile cirée noire accroché à un bâton ; autour du cou, un collier de verroterie ; noué à son ceinturon, un couteau, à manche nacré ; une vieille montre à gousset pendait à la poche de son veston. Tout un petit musée hétéroclite de l'aventure, de l'errance, du déracinement<sup>15</sup>.

En effet, comment donner sens au monde et à soi-même ? L'acuité du problème concerne mutatis mutandis tous les personnages, telle Loana, la seule femme admise au Ministère de la Parole et qui représente, à l'opposé de Virgile, une échappatoire anti-matérielle, anti-terrestre, autrement dit aérienne tant dans son sentiment intérieur (« Elle nourrissait pour Virgile une grande affection qui meublait la solitude d'une vie reposant sur le vide, le creux, le rien<sup>16</sup> ») que dans son aspect extérieur (« En disant cela, elle ressemblait à ces cerfs-volants qui ne deviennent vivants qu'une fois débarrassés de leurs chaînes terrestres, qui tirent leur dynamisme du vide<sup>17</sup> »).

La fragmentation, l'inconsistance et la fluidité du devenir influent sur la perception fragmentée de l'*enracinerrance* généralisée du personnage-narrateur Jonas Lazard :

Chemin de la Côte-des-Neiges, j'ai vu passer [Jonas Lazard] une foule de papillons multicolores, le monde réel : plaisirs, bonheurs, espérances et chaque pouce d'asphalte, un parterre de fleurs. J'ai vu des quantités de Bédouins caracolant sur leur chamelle de transhumance, narines au vent. D'où viennent ces pèlerins fluides et froids qui s'arrêtent aux terrasses des cafés pour discuter, se disputer, douter et continuer leur chemin, traversés et portés par tous les souffles de la Terre, de l'Eau, du Feu et du Vide ? J'ai vu ces peuples

<sup>14</sup> *Ibid.* : 62.

<sup>15</sup> *Ibid.* : 155.

<sup>16</sup> *Ibid.* : 143.

<sup>17</sup> *Ibid.* : 140.

des espaces intermédiaires. Chassés de leur communauté, ces cohortes de flottants ont choisi de vagabonder, poussées par le vent : guerriers en rupture de guerre, saltimbanques sans audience, professionnelles de la retape, moines errants accompagnés de nonnes mendiantes qui offrent des images pieuses figurant l'enfer et le paradis en tendant leur sébile pour l'aumône. Les trottoirs de la Côte-des-Neiges ont résonné de leurs voix rauques ou stridentes, attendries ou bougonnes, coléreuses parfois, effrayées souvent, des milliers de voix qui semblaient sourdre des entrailles de la terre<sup>18</sup>.

### **Spatialité mutante et fragmentée**

La localisation de la citation précédente est significative : trottoirs, cafés, rues – lieux de passage et de transformation, le tout dominé par le Vide, comme élément essentiel des quatre constituants de l'univers. À la semblance des personnages « mutants », le paysage urbain de Montréal où ils évoluent est en constantes transformations, défait et refait. Le vide est saisi et perçu comme un absolu de ce qui n'est plus et ce qui n'est pas encore :

Les immeubles mêmes ont été happés par le tourbillon de ruines lentes. Les démolisseurs sont venus et leurs masses lourdes ont fait éclater les crépis et les carrelages. Elles ont défoncé les cloisons, tordu les ferrures, disloqué les poutres et les chevrons : images grotesques de géants jetés en bas de leur socle, ramenés à la matière première. Les ferrailleurs à manicle sont venus se disputer les tas de gravats et l'on ne voyait plus par les fentes des panneaux enclosant les cratères que des pelles géantes, jaune d'or, qui montaient à l'assaut du ciel<sup>19</sup>.

Mais le vide est aussi ce qui peut être instantanément rempli, d'où les trajets émerveillés à travers la ville, placée elle aussi sous le signe de la migrance :

En traversant Montréal en autobus, je me sens [Jonas Lazard] comme un enfant dans un parc d'attraction, émerveillé par tant

<sup>18</sup> *Ibid.* : 9–10.

<sup>19</sup> *Ibid.* : 77.

de manèges. J'absorbe avec avidité toute la beauté de la ville et même, dans certains coins, la beauté de sa laideur. [...] Le 55 longe le boulevard Saint-Laurent, rue frontière au statut particulier, rude l'épreuve de l'autre, au bornage indécis, contiguïté du proche et du lointain. À la fois centre et périphérie, le boulevard Saint-Laurent est une faille, une erreur d'imagination, un défi lancé, avec son atmosphère de bazar, d'échange hétéroclite de biens et de signes ; le remonter du sud au nord prend à chaque station l'aspect d'un voyage en terre inconnue. [...] Prendre la mesure d'immenses déserts privés d'oasis<sup>20</sup> !

La perception de l'espace est décentrée, sans « oasis » où aboutir. Il faut avancer « en terre inconnue ». La question qui se pose alors est d'ordre axiologique : comment ordonner cette avancée des humains migrants, à la fois spatiale et existentielle. Une des réponses, pour un romancier, est la narration et la représentation de la narration dans le roman.

### **Remplir le vide : narration**

Comme nous l'avons constaté, l'intrigue tourne autour du vide laissé par la disparition de Virgile et les questionnements de ses amis. Chacun y va de son fragment, chacun apporte sa pièce de puzzle sans véritablement cerner l'être.

Dans cette tâche, trois personnages ont un statut privilégié de poète et d'écrivain. Les trois portent des noms symboliques. En premier Virgile de qui nous ne saurons jamais le nom de famille (si tant est que Virgile est un prénom). Le patronage antique est invoqué par Virgile lui-même, comme le confirme la pierre tombale dont il a rédigé l'inscription et qui résume sa vie à la manière du distique du poète romain : « Un jour de poisse, il avait fait promettre [Virgile] à Jacques Pellissier de lui construire une belle tombe en marbre et d'y graver une sobre épitaphe en lettres d'or rouillées. Il escomptait déjà le bel effet que cela ferait. CI-GÎT VIRGILE/ NÉ DANS LES FLAMMES DU SIÈCLE/ MORT SANS AVOIR VENDU SON ÂME<sup>21</sup> ».

Pourtant, à la différence du Virgile antique, l'œuvre du Virgile haïtien, ne donne que des fragments et déchets impubliables :

<sup>20</sup> *Ibid.* : 61.

<sup>21</sup> *Ibid.* : 91.



De trois cahiers récupérés dans la chambre de Virgile après sa disparition, je fus surpris [Jonas Lazard] de ne trouver que de simples commentaires sur les événements du quotidien, des considérations météorologiques ainsi que leurs répercussions sur l'âme. [...] Virgile n'a laissé aucune description de son itinéraire, aucune relation des événements dont il a été témoin, aucune prose élégante destinée à célébrer le charme de lieux visités<sup>22</sup>.

Virgile représente ainsi un auteur manqué. L'armure matérielle qu'il s'est forgé de fragments de réalité et de notations n'a pas abouti à l'œuvre.

La deuxième figure de poète-écrivain est Dave Folentrain qui, dans la logique du projet narratif d'Ollivier, développe la stratégie du « ramassage » du quotidien que Virgile n'a su réaliser que sur le plan matériel. Le nom de ce « Dave le fou<sup>23</sup> » est parlant, tout autant pour sa folie d'allure surréaliste que pour l'allusion au roi-poète David :

Il était hanté par l'idée de reprendre le projet de Walter Benjamin, là où ce dernier l'avait laissé : bâtir une physionomie de la modernité à partir du repérage de ce qu'il appelait le « cristal de l'événement total » ou encore le « petit moment singulier », en pratiquant « un montage quasi cinématographique des déchets, des éclats de réalité jusqu'alors négligés par la pensée : la mode, l'éclairage des rues, les galeries, les grands magasins, les automates, la prostitution, le métro, l'Exposition universelle Terre des Hommes, etc. [...] [pour retrouver] les secrets enfouis des civilisations perdues, réinterroge[er] les traces des cultures disparues, car le monde n'est qu'un théâtre, un rituel ancien dont nous ne savons plus ni la fonction ni la signification [...]»<sup>24</sup>.

En fait Dave, lui aussi, « prenait des notes pour une œuvre qu'il n'écrirait jamais, une méditation sur le fracas du temps, une rêverie qui ferait se rencontrer les lignes parallèles de l'art et de la connaissance intuitive, du regard et de la parole, de la jouissance esthétique et du langage qui l'exprime<sup>25</sup> ». Il a fini par brûler ses manuscrits.

<sup>22</sup> *Ibid.* : 34.

<sup>23</sup> *Ibid.* : 46.

<sup>24</sup> *Ibid.* : 48–49.

<sup>25</sup> *Ibid.* : 51.

Or ce même projet est celui qu'envisage le personnage narrateur principal Jonas Lazard, lui aussi au nom parlant, car triplement symbolique si à Jonas et Lazar nous associons le Hasard, justement : l'instant de la réalité fluente où le devenir bascule entre l'être et le non-être : « Je ressuscite depuis des décennies dans Côte-des-Neiges. [...] Moi, Jonas Lazard, sur la Côte-des-Neiges, cet endroit où le temps semble vouloir s'attarder, ne bougeant que par imperceptibles soubresauts, j'ai vu des vivants et aussi des morts<sup>26</sup> ».

Ce sont ces « imperceptibles soubresauts » entre tout et rien qui livrent la vérité du réel : « [...] la parole nomade, la parole migrante, celle d'entre-deux, celle de nulle part, celle d'ailleurs ou d'à côté, celle de pas tout à fait d'ici, pas tout à fait d'ailleurs [...] »<sup>27</sup>. La porte s'entrouvre :

Que répondre à Dave? Que je rêvais, moi aussi, d'écrire un livre que je n'écrirais peut-être jamais. Que j'aimerais écrire un livre qui serait le modèle réduit d'une immense bibliothèque, elle-même reflet d'un instant du monde. Un livre dans lequel on trouverait les plans, les vestiges, les ruines d'une vaste rêverie encyclopédique – telle qu'on en décèle les traces chez Perec ou Queneau – et qui serait en même temps sa critique ironique, désabusée, à la manière de *Bouvard et Pécuchet*<sup>28</sup>.

Pourtant, c'est ce livre que nous sommes en train de lire. *La Brûlerie*. Par quel miracle? Si miracle il y a, il est d'ordre intellectuel et narratif.

### Sauver par la Parole

*La Brûlerie* comporte un dense réseau de références culturelles et littéraires – une quarantaine de noms (Homère, Virgile, Lucrèce, Zola, Kafka, Benjamin, Thomas Mann, Conrad, Yeats) en une trentaine d'occurrences intertextuelles. Parmi elles, cette citation de Fernando Pessoa : « Nous avons vu s'abattre sur nous la plus profonde, la plus mortelle des sécheresses, celle qui naît de la connaissance intime de la vacuité de tous nos efforts et de la vanité de tous nos desseins. Il fallait affronter cette sécheresse venue en moi pour m'en défaire, que je fasse jaillir des cendres tout un feu de joie<sup>29</sup> ».

<sup>26</sup> *Ibid.* : 9–10.

<sup>27</sup> *Ibid.* : 55–56.

<sup>28</sup> *Ibid.* : 56–57.

<sup>29</sup> *Ibid.* : 39.

La positivité paradoxale, liée à la vacuité et surgie des cendres, est liée au nom de l'écrivain portugais, célèbre pour ses hétéronymes qu'il a inventés en tant que figures incarnant lui-même comme auteur, dotées de biographies et œuvres génériquement distinctes et destinées à dialoguer entre elles. C'est aussi en partie le cas du noyau d'écrivains mis en place par la *Brûlerie* et qui représentent – entre la matérialité et la spiritualité – trois échelons d'attitudes face à la problématique existentielle traitée.

*La Brûlerie*, le dernier roman d'un Émile Ollivier mourant, est un bilan à la fois personnel et générationnel. Le ton élégiaque est contrebalancé par l'acuité ironique signalée par le double sens du « Ministère de la Parole » qui indique aussi bien la velléité de domination que le service au sens étymologique de ministerium : l'expression résume ainsi la vanité de la seule emprise qui reste sur la réalité et l'existence, mais aussi une voie d'issue, car c'est en se mettant au service de la parole que la situation peut encore être sauvée. À travers la trinité de personnages-écrivains, Ollivier introduit la réflexion sur le triangle sémiotique d'Ogden-Richards : « Sa tirade [de Naomi] surprend Virgile. Alors qu'au cours du déjeuner il soutenait que les mots sont des faits, qu'ils servent, à partir de la périphérie, à trouver le centre des choses, elle lui avait répliqué qu'elle ne croyait pas aux mots, qu'ils ne font que meubler le vide de la dérélition, que seul compte le silence<sup>30</sup> ».

À la différence de Virgile, qui se situe du côté des choses, et de Naomi, qui en accord avec le bouddhisme privilégie la vérité du silence de la réalité et du vide, Jonas Lazard prospecte une voie de salut intermédiaire : lui, qui meurt et « ressuscite depuis des décennies dans Côte-des-Neiges<sup>31</sup> » se dote du pouvoir de la parole pour sauver le temps et recomposer les déchets et les fragments de la mémoire. La parole est en effet ce qui nous reste face au vide. L'ambition d'Ollivier/Jonas Lazard peut ressembler à celle de Proust s'il n'y avait pas la conscience aiguë du devenir, de la fluidité et de la fragmentation perceptive et mémorielle. Pourtant, *La Brûlerie* est aussi une tentative de salut, car il « faut dire les mots tant qu'il y en a [et] les dire jusqu'à ce qu'ils nous disent<sup>32</sup> ». La référence à Beckett<sup>33</sup> n'est cependant pas une reprise de Beckett. Pour Ollivier, il s'agit de la restitution de la positivité existentielle questionnée.

<sup>30</sup> *Ibid.* : 193.

<sup>31</sup> *Ibid.* : 9.

<sup>32</sup> *Ibid.* : 228.

<sup>33</sup> S. Beckett : *Têtes-mortes*. Paris : Éditions de Minuit, 1967 : 213.

### **Conclusion : Émile Ollivier et littérature migrante dans le contexte québécois**

L'intégration d'auteurs migrants est une des étapes marquantes de la littérature québécoise. Le *Dictionnaire des écrivains émigrés au Québec 1800–1999* de Daniel Chartier (2003) comporte 628 entrées dont 400 pour la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Le phénomène est conditionné par un important facteur socio-économique, à savoir la déperiphérisation du champ littéraire québécois par rapport à la centralité parisienne et l'autonomisation du marché du livre québécois qui offre, à partir des années 1960, des institutions de consécration critique et de publication aux auteurs francophones du monde entier (Kysloušek 2024). Les étapes de la pénétration migrante dans la culture québécoise ont été caractérisées par Clément Moisan et Renate Hildebrand dans *Ces étrangers du dedans. Une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937–1997)* (2001), alors que Pierre Nepveu, dans l'essai *Écritures migrantes* qui fait partie de *L'Écologie du réel* (1999), a magistralement analysé les affinités entre les auteurs québécois et ceux qui venaient au Québec pour y publier et s'y installer. L'intégration des auteurs migrants a suscité des aigreurs et conflits, dont témoignent les polémiques autour de l'essai de Monique LaRue *L'Arpenteur et le navigateur* (1996). En fait, la réalité éditoriale et le succès des auteurs migrants a effacé jusqu'à la distinction entre québécois et néoquébécois.

L'apport des Italo-Québécois et de la diaspora haïtienne, dont Émile Ollivier, consiste dans la transformation finale de la confrontation culturelle communautaire et du témoignage particularisant en thématique existentielle universalisante sous-tendue par un nouveau regard sur la condition humaine.

Émile Ollivier, notamment, impose un nouveau regard sur la condition exilique et postexilique, sur le renversement axiologique de la relation sédentarité/nomadisme au profit de ce dernier comme situation existentielle fondamentale de l'homme globalisé.

Le bref aperçu que nous avons tenté dans notre présentation indique certaines nouveautés qui ont trouvé écho chez les auteurs québécois : nouvelle vision de la réalité urbaine, notamment du paysage montréalais, spatialité fragmentée et décentrée, poétique du débris et du fragment, thématique du vide individuel, social ou économique, personnages inconsistants, narration polycentrée qui estompe la causalité. Nous retrouvons des éléments analogues chez Nicolas Dickner (*Nikolski*, 2005 ; *Tarmac*, 2009 ; *Six degrés de liberté*, 2015), mais aussi chez Christiane Vadnais (*Faunes*, 2018), Catherine Mavrikakis (*La Ballade*

d'Ali Baba, 2014; *Oscar de Profundis*, 2016; *Ce qui restera*, 2017) et Fanny Britt (*Faire les sucres*, 2020).

C'est en ce sens que les thèmes et procédés développés par Ollivier et d'autres auteurs migrants confluent et renforcent les dominantes de la postmodernité québécoise, mondialisante et dénationalisée.

## Bibliographie

- Beckett, S. (1967) : *Têtes-mortes*. Paris : Éditions de Minuit.
- Berrouët-Oriol, R. (1986–1987) : L'Effet d'exil. *Vice Versa* 17 : 20–21.
- Charles, J.-Cl. (2001) : L'Enracinement. *Boutures* 1(4) : 37-41.
- Chartier, D. (2003) : *Dictionnaire des écrivains émigrés au Québec (1800–1999)*. Québec : Nota bene.
- Davaille, F. (2007) : L'interculturalisme en revue. L'expérience de *Vice Versa*. *Voix et Images* 23(2) : 109–122.
- Des Rosiers, J. (1996) : *Théories caraïbes : poétique du déracinement*. Montréal : Triptyque.
- Kyloušek, P. (2024) : *Centers and peripheries in Romance Language Literatures in the Americas and Africa*. Leiden/Boston : Brill.
- LaRue, M. (1996) : *L'Arpenteur et le navigateur*. Montréal : Centre d'Études québécoises / Éditions Fidès.
- Moisan, Cl. & R. Hildebrand (2001) : *Ces étrangers du dedans. Une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937–1997)*. Québec : Nota bene.
- Nareau, M. (2011) : La revue *Dérives* et le Brésil. Modifier l'identité continentale du Québec. *Globe* 14(2) : 165–184.
- Nepveu, P. (1999) : Écritures migrantes. In : P. Nepveu *L'Écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*. Boréal : Montréal. 197–210.
- Ollivier, É. (2001) : *Repérages*. Ottawa : Leméac.
- Ollivier, É. (2004) : *La Brûlerie*. Montréal : Boréal.
- Spear, Thomas C. (2002) : Émile Ollivier : enracinement de Notre-Dame-de-Grâce. *Études littéraires* 34(3) : 15–27.